

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 16 (1948)
Heft: 9

Artikel: La confusion des sentiments
Autor: Zweig, Stefan
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569723>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il le droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola ?

L'amour des garçons était si commun à Rome qu'on ne s'avisait pas de punir cette fadaise dans laquelle tout le monde donnait tête baissée. Octave-Auguste, ce meurtrier débauché et poltron, qui osa exiler Ovide, trouva très bon que Virgile chantât Alexis et qu'Horace fit de petites odes pour Ligurinus ; mais l'ancienne loi Scantinia, qui défend la pédérastie, subsista toujours : l'empereur Philippe la remit en vigueur, et chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois contre les mœurs.

La Confusion des sentiments

par Stefan Zweig

Restant fidèles à notre tradition de publier de temps à autre des extraits de romans, nous reproduisons dans ce numéro, et dans celui d'octobre, quelques fragments du fameux livre de Stefan Zweig — „La Confusion des Sentiments“. Bien que nous ne croyons pas avoir besoin de faire l'éloge de cet écrivain, nous aimerions quand même lui exprimer notre admiration et en même temps notre gratitude. Il mérite largement les deux car, bien qu'il ne fût pas des nôtres, il a tracé une image si vraie et saisissante des troubles et conflits qui planent sur notre existence. Et ce qui nous rend Zweig tout particulièrement sympathique, c'est son courage de s'identifier avec les héros de son récit, sans insinuer, comme le font la plupart des écrivains qui traitent ce sujet, qu'en dehors de leurs obligations professionnelles, ils ne sauraient admettre ce genre de sentiments.

*

Pour permettre à nos lecteurs de trouver le contact avec l'extrait que nous nous sommes proposés de publier et que nous intitulerons „La Confession“, nous essayons de tracer, en quelques lignes, un résumé du livre. („La Confession des sentiments“ a paru, traduite en français, à la Librairie Stock, 7 Rue du Vieux-Colombier, Paris.)

— Un jeune étudiant est fasciné par l'art d'enseigner et le charme personnel de l'un de ses professeurs. Il s'approche de lui et devient, petit à petit, non seulement son élève préféré, mais encore son collaborateur et ami. Ils accomplissent ensemble un grand travail littéraire que le professeur n'aurait jamais achevé sans l'aide de son disciple. Le soir où ils veulent fêter ensemble l'achèvement de ce travail, un incident désagréable se produit. La jeune femme du professeur surveille derrière la porte, jalouse de l'intimité des deux hommes, la réunion tout à fait innocente de son mari avec son disciple. L'étudiant la surprend par hasard dans le corridor, sans que le professeur s'en aperçoive. Le professeur veut couronner l'intimité exquise avec son élève préféré par un aveu, par une confession qu'il sentait depuis

longtemps inévitable. Mais le jeune homme, se souvenant des oreilles indiscrètes, dressées contre la porte, se retire brusquement, pour éviter à son maître adoré de se compromettre.

Le lendemain le professeur est parti en voyage. Sa femme console le jeune homme, tout en se moquant de sa déception et non sans glisser certaines insinuations visant à l'attachement singulier de son mari pour les jeunes gens. Pour lui faire passer l'ennui, elle l'invite à une partie de campagne et la nuit venue elle partage le lit avec lui.

Le professeur rentre. Il trouve son élève singulièrement changé. Il lui parle et devine finalement les causes du désarroi du jeune. L'étudiant tremble, honteux, misérable et déchu. Mais son maître et ami, singulièrement calme, lui dit d'un ton presque méprisant: (La Rédaction)

*

„Et c'est cela... c'est cela que tu prends si au sérieux? Ne t'a-t-elle pas dit qu'elle est libre de faire ce qui lui plaît, de prendre qui lui plaît, que je n'ai aucun droit sur elle? Aucun droit de lui défendre quelque chose, et je n'en ai pas non plus la moindre envie... Et pourquoi se serait-elle contrainte, pour l'amour de qui et précisément à ton égard?... Tu es jeune, tu es limpide et beau... tu étais près de nous... comment ne t'aurait-elle pas aimé, toi... toi, beau et jeune comme tu es, comment ne t'aurait-elle pas aimé...? Je...“

Soudain sa voix se mit à trembler et il se pencha près de moi, si près que son souffle glissa sur mon visage. De nouveau je sentis le chaud enveloppement de ses regards, de nouveau je sentis cette étrange lumière, comme... comme dans ces rares et singulières secondes qui se produisaient entre lui et moi. Il s'approchait toujours davantage.

Et puis il murmura tout bas, à peine si ses lèvres remuèrent: „Je... je... t'aime, moi aussi.“

*

Avais-je sursauté? Ces paroles m'avaient-elles involontairement fait faire un mouvement en arrière, inspiré par l'épouvante? Je l'ignore, mais il fallait bien que quelque geste de surprise et de fuite fût issu de mon corps, car il chancela en s'écartant, comme quelqu'un qu'on repousse. Une ombre obscurcit son visage. „Me méprises-tu, maintenant!“ demanda-t-il tout bas? „Te suis-je maintenant antipathique?“

Pourquoi ne trouvais-je alors aucune parole? Pourquoi me bornais-je à rester là muet, comme indifférent, embarrassé, engourdi, au lieu de m'élancer vers cet homme plein d'amour et de lui ôter son souci erroné? Mais tous les souvenirs déferlèrent en moi sauvagement; comme si le langage de tous ces messages incompréhensibles venait soudain d'être déchiffré, je compris alors les choses avec une clarté terrible: la tendresse avec laquelle il venait à moi et sa brusque défense; je compris, plein de trouble, la tentative qu'il avait faite pendant la nuit, et sa fuite tenace devant ma passion qui montait vers lui avec enthousiasme. L'amour, je l'avais toujours senti chez

lui, tendre et timide, tantôt débordant, tantôt entravé de nouveau par une force toute-puissante, cet amour, je l'avais éprouvé et j'en avais joui dans chaque rayon tombé fugitivement sur moi. Cependant, lorsque le mot „amour“ fut prononcé par cette bouche barbue, avec un accent de tendresse sensuelle, un frissonnement à la fois doux et effrayant passa bruyamment dans mes tempes. Et, malgré l'humilité et la compassion dont je brûlais devant lui et pour lui, moi jeune homme tout troublé, tout tremblant et tout surpris, je ne trouvai pas une parole pour répondre à sa passion qui se révélait à moi à l'improviste.

Il était assis, anéanti devant mon silence. „C'est donc pour toi si effrayant, si effrayant“, murmura-t-il? „Toi non plus... tu ne me pardonnes donc pas, toi non plus devant qui j'ai serré mes lèvres jusqu'à en étouffer presque... toi à l'égard de qui je me suis caché comme je ne l'ai fait à l'égard de personne?... Mais il vaut mieux que tu le saches maintenant; à présent cela ne m'opprime plus... car la mesure était comble pour moi... Oh! elle était plus que comble... il vaut mieux en finir qu'être en proie à ce silence et à cette dissimulation...“

Comme il disait cela avec tristesse, avec tendresse et avec confusion! Son accent frémissant pénétrait tout au fond de mon être. J'avais honte de rester si froid, si insensible et glacé dans mon silence, devant cet homme de qui j'avais reçu plus que de tout autre et qui s'humiliait devant moi d'une manière si insensée. Mon âme brûlait de lui dire un mot de consolation, mais ma lèvre frémissante ne m'obéissait pas et ainsi, embarrassé, je me faisais si pitoyablement petit et je me recroquevillais tellement sur mon siège que, presque malgré lui, il chercha à me donner du courage. „Ne sois donc pas ainsi, Roland, si atrocement muet... ressaisis-toi donc... est-ce réellement si terrible pour toi? Est-ce que je t'inspire une si grande honte?... Maintenant, tout est passé, je t'ai tout dit... prenons au moins bravement congé l'un de l'autre, comme il convient à deux hommes, à deux amis.“

Mais je n'étais pas encore maître de moi. Alors il me toucha le bras. „Viens, Roland, assieds-toi à côté de moi... je me trouve mieux depuis que tu connais la chose, depuis qu'enfin la clarté règne entre nous... D'abord je craignais que tu ne devinasses combien tu m'es cher... puis j'ai espéré que tu le sentirais toi-même, simplement pour que cet aveu me fût épargné... mais maintenant la chose est faite, maintenant je suis libre, maintenant je puis te parler comme je n'ai jamais parlé à un être humain. Car tu m'as été plus cher que n'importe qui pendant toutes ces années, je t'ai aimé comme personne... Comme personne, tu as, mon ami, éveillé le fond suprême de mon être... aussi, en guise d'adieu, il faut que je t'en apprenne plus sur mon compte que n'en sait aucun humain; j'ai, en effet, pendant toutes ces heures senti si nettement ton désir muet de me questionner... toi seul, tu connaîtras toute ma vie. Veux-tu que je te la raconte?“

A mes regards, troublés et émus, il vit que je le voulais.

„Rapproche-toi donc... viens près de moi... je ne puis pas dire ces choses à voix haute.“

Je m'inclinai, avec pitié, — c'est le mot qui convient. Mais à peine fus-je assis en face de lui, attendant et écoutant, qu'il se leva de nouveau. „Non, pas ainsi... il ne faut pas que tu me regardes... sinon... sinon je ne pourrais pas parler.“ Et d'un geste il éteignit la lumière.

L'obscurité descendit sur nous. Je sentais qu'il était tout près de moi, je le sentais à son souffle qui, lourd et semblable à un râle, se perdait, quelque part dans l'invisible. Soudain une voix s'éleva entre nous, et il me raconta toute sa vie.

*

Depuis le soir où cet homme que je révérais entre tous m'ouvrit son destin, comme on ouvre un dur coquillage, depuis ce soir-là, qui date de quarante ans, tout ce que nos écrivains et nos poètes nous racontent d'extraordinaire dans leurs livres et ce que les pièces de théâtre dissimulent dans les coulisses, comme étant trop tragique pour la lumière de la scène, me paraît enfantin et sans importance. Est-ce par indolence, lâcheté ou insuffisance de vision que tous se bornent à dessiner la zone supérieure et lumineuse de la vie, où les sens jouent ouvertement et légitimement, tandis que, en bas, dans les caveaux, dans les cavernes profondes et dans les cloaques du cœur s'agitent, en jetant des lueurs phosphorescentes, les bêtes dangereuses et véritables de la passion, s'accouplant et se déchirant dans l'ombre, sous toutes les formes de l'emmêlement le plus fantastique? Sont-ils effrayés par le souffle, ardent et dévorant, des instincts démoniaques, par la vapeur du sang brûlant? Ont-ils peur de salir leurs mains trop délicates aux ulcères de l'humanité, ou bien leur regard, habitué à des clartés plus mates, est-il incapable de les conduire jusqu'à ces marches glissantes, périlleuses et dégouttantes de putréfaction? Et, pourtant, l'homme qui sait n'éprouve pas de joie égale à celle qu'on trouve dans l'ombre, de frisson aussi puissant que celui que glace le danger et, pour lui, aucune souffrance n'est plus sacrée que celle qui par pudeur n'ose pas se manifester. (à suivre)

Le Coin du Lecteur:

LUC — Merci pour la nouvelle dotation de nos finances. Nous avons ajouté les Fr. 5.— au fonds qui est destiné à aider des camarades moins fortunés que nous. Mais surtout un grand merci pour la belle confiance, que vous nous témoignez. Soyez persuadé de ne pas l'avoir gaspillée. Nous regrettons pour vous votre isolement et vous assurons que le „Cercle“ vous permettrait d'y mettre fin, sans vous obliger de vous exposer ou de vous mêler à une camaraderie bruyante, si vous préférez le calme. C. W.